



Critiques «Der Ring des Niebelungen » Opéra Auditorium de Dijon

- « Un chef wagnérien révélé » // Bruno Serrou

« Avec une production inédite du *Ring* de Wagner présentée en deux journées, Dijon a gagné quelques couleurs de Bayreuth. La pluie et la chaleur moite n'y étaient peut-être pas pour rien, le week-end dernier, mais aussi l'atmosphère, avec un public international qui aura empli les hôtels et côtoyé les spectateurs bourguignons. Un véritable melting-pot linguistique mêlant en un même souffle allemand, anglais, japonais, italien, français... Profanes, connaisseurs et wagnérolatres étaient venus dans la capitale des ducs de Bourgogne découvrir cette réalisation qui entend sortir de l'ordinaire et que d'aucuns suspectaient a priori de félonie. A la sortie tous ont été favorablement surpris par le fondu sonore émanant de la fosse, qui, en partie recouverte, sonne avec une clarté et un équilibre inattendu ».

« En revanche, aboutissement de dix années d'étude de la partition, la direction de Daniel Kawka est remarquable. Dramatique, tendue à l'extrême, mais aussi poétique, tendre, lyrique aux moments idoines, la vision du chef français est d'une clairvoyance et d'une netteté confondante. Le chef français connaît intimement et aime de toute évidence cette partition dont il tire la quintessence, tant il maîtrise le temps et l'espace, et l'on ne peut que souhaiter qu'une maison d'opéra lui offre rapidement l'opportunité de diriger le cycle dans son intégralité. Kawka réussit la gageure de gommer les effets des coupures tant il a l'art de la transition, et les moments de poésie irradiant de lumière et de sensualité, comme

l'hymne au printemps dans l'acte I de la Walkyrie et les Adieux de Wotan dans l'acte III de cette même première journée de l'Anneau du Nibelung, tandis que les moments purement dramatiques sont menés avec énergie.

- **« Kawka entre Kraus et Boulez » // Gilles Macassar, Télérama**

"Quand la musique du Ring paraît traîner en longueur, ce n'est pas Wagner qui s'essouffle, mais le chef qui s'enlise. Rien à craindre avec Daniel Kawka dont l'interprétation de Tristan en 2009 a prouvé qu'il était un wagnérien de la trempe des Clemens Kraus d'antan ou des Boulez d'aujourd'hui, attentif à l'allant constant du discours comme à l'intimisme chambriste de nombreux dialogues entre deux personnages. Son Ring délesté chante dans l'esprit élégiaque du lied... »

- **« Un impressionnisme solaire » // Gilles Macassar, Télérama**

« Cette réussite n'aurait pas été possible sans une interprétation musicale qui, elle aussi, tranche sur l'ordinaire, et suscite l'enthousiasme. Le chef d'orchestre Daniel Kawka en sort grand triomphateur. (...) Il obtient une sonorité aérée et lumineuse, qui aurait enchanté Nietzsche, lui qui souhaitait, après les brumes opaques de Parsifal, entendre une musique « méditerranéisée ». Il règne, en particulier sur le pupitre des vents, un éclat de Riviera italienne, l'ensoleillement des vues de Bordighera ou de Portofino, telles que Monet les a peintes. « Ce n'est pas Debussy, mais Wagner qui a inventé l'impressionnisme en musique », rectifiait le regretté Armin Jordan. Daniel Kawka lui donne raison. (...) il contrôle et contient le déferlement sonore, veille à la transparence des textures, à la souplesse des articulations. L'allant et l'intimisme de la musique de chambre. Comme l'esprit concertant du lied. »

- **« Daniel Kawka, orfèvre du tissu wagnérien » // Classiquenews**

« Car ce qui se passe dans la fosse... est un pur miracle. Un défi surmonté (après le désistement du premier orchestre partenaire) et sublimé grâce au seul talent du chef invité à diriger ce Ring musicalement anthologique : Daniel Kawka. Disciple admirateur de Boulez, le maestro français, fondateur de l'Ensemble Orchestral contemporain, déjà écouté dans Tristan ici même (mis en scène par Olivier Py) se révèle d'une sensibilité géniale par sa direction analytique et si subtilement architecturée. Il éblouit par son sens des équilibres sonores, des balances instrumentales, une conception hédoniste et brillante, légère et transparente, surtout organique de l'orchestre wagnérien ; la baguette accomplit un travail formidable sur la partition, sachant fusionner le temps, l'espace, les passions qui submergent les protagonistes : la prouesse tient du génie tant ce résultat esthétiquement si accompli, s'inscrit a contrario du principe de coupures et de séquençage de ce Ring Wagner/Pauset. Du début à la fin, l'écoute est happée/captivée par le sens de la continuité et de l'aspiration temporelle. D'une articulation superlative, chaque pupitre restitue le tissu symphonique selon les épisodes avec un brio sonore (cuivres ronds, bois mordants, cordes aériennes...) et une profondeur exceptionnellement riche sur le plan émotionnel. Les

étagements idéalement réalisés expriment la suractivité orchestrale, ce continuum permanent d'intentions et de connotations, de répétitions, variations ou développements entremêlés qui composent l'étoffe miroitante de l'orchestre wagnérien. Si parfois les tutti semblent atténués (couverts de facto par la scène), le relief des couleurs, la vision interne qui restitue au flot musical, sa densité vivante, offrent une expérience unique. Voilà longtemps qu'un tel Wagner nous semblait irréalisable : chambriste, psychologique, émotionnel, l'orchestre dit tout ce que les chanteurs taisent malgré eux. Combien l'apport du chef serait décuplé dans un cycle intégral ! Voici assurément l'argument le plus indiscutable de ce Ring dijonnais. »

- **« Wagner sans masques » // Michel Huvet**

« Daniel Kawka ressent de manière impressionnante l'évidence structurelle et poétique de cette musique sans équivalent. Les Solti, Karajan et autres Furtwängler sont balayés par cette finesse bienfaisante et cette réhabilitation idéale ».

- **Concetclassique.com**

En premier lieu, hommage à la battue ardente, serrée, survoltée du chef Daniel Kawka, grand vainqueur de l'histoire : ce wagnérien éclairé, conscient des problèmes posés, a intelligemment cravaché ses musiciens (...). Ce rythme tempétueux a pu les porter, notamment dans *La Walkyrie* et *Le Crépuscule des Dieux*, où le torrent musical avait raison de détails annexes (...). Sous le nom de *Richard Wagner European Orchestra*, venus de multiples formations, les musiciens, au prix d'un travail considérable, ont souvent fait illusion et même livré quelques vérités, avec une irrésistible ascension finale.

- **« Résolument nouveau » // forumopera.com**

L'orchestre, dans l'immense fosse rendue invisible, comme à Bayreuth, est proprement galvanisé par la direction attentive et engagée de Daniel Kawka. Son homogénéité, mais aussi la richesse de sa palette, chambriste, flamboyante ou tellurique, ont de réelles séductions. Bois et cuivres sont particulièrement admirables, le lyrisme des cordes ne manque pas de séduction. Malgré l'apparence mortifère du final, c'est un message d'amour, de paix et de sérénité que délivrent Siegfried agonisant, puis Brunnhilde, qui a enfin accès à la connaissance. L'émotion en est forte.

- **« Fosse miraculeuse » // Resmusica**

« Daniel Kawka et le Richard Wagner European Orchestra nous font goûter aux merveilles sonores du compositeur : les sonorités tour à tour éclatantes mais sans aigreur des cuivres, la nostalgie du cor anglais, la rondeur des cordes, tout cela fait ressortir la magnifique orchestration de celui qui voulait que l'orchestre soit le personnage principal de l'opéra ;

ainsi, les situations dramatiques, la sensualité des scènes d'amour, la fraîcheur juvénile de certaines situations sont magnifiées et expliquées par le jeu des timbres; tout paraît alors clair dans cette action tortueuse, seul un travail intelligent permet cette perception... »

- **« Un Ring qui laisse des bleus à l'âme » // Musicologie.org**

« On devait déjà un splendide Tristan à Daniel Kawka. C'est maintenant une confirmation : sa direction, sûre et inspirée, galvanise l'orchestre dont il obtient des couleurs et des nuances d'exception, de la musique de chambre au cataclysme. Pas une réserve tant pour les bois, ronds et charnus, pour les cuivres dans leur plénitude (les cors !) que pour des cordes soyeuses et chaudes. L'orchestre est dans une vaste fosse, invisible comme à Bayreuth, qui favorise l'harmonie et l'homogénéité de l'ensemble sans nuire aucunement à la lisibilité des parties. »



Daniel Kawka, orfèvre du tissu wagnérien

« Fosse miraculeuse »

« Car ce qui se passe dans la fosse... est un pur miracle. Un défi surmonté (après le désistement du premier orchestre partenaire) et sublimé grâce au seul talent du chef invité à diriger ce Ring musicalement anthologique : **Daniel Kawka**. Disciple admirateur de Boulez, le maestro français, fondateur de l'Ensemble Orchestral contemporain, déjà écouté dans Tristan ici même (mis en scène par Olivier Py) se révèle d'une sensibilité géniale par sa direction analytique et si subtilement architecturée. Il éblouit par son sens des équilibres sonores, des balances instrumentales, une conception hédoniste et brillante, légère et transparente, surtout *organique* de l'orchestre wagnérien ; la baguette accomplit un travail formidable sur la partition, sachant fusionner le temps, l'espace, les passions qui submergent les protagonistes : la prouesse tient du génie tant ce résultat esthétiquement si accompli, s'inscrit a contrario du principe de coupures et de séquençage de ce Ring Wagner/Pauset. Du début à la fin, l'écoute est happée/captivée par le sens de la continuité et de l'aspiration temporelle. D'une articulation superlative, chaque pupitre restitue le tissu symphonique selon les épisodes avec un brio sonore (cuivres ronds, bois mordants, cordes aériennes...) et une profondeur exceptionnellement riche sur le plan émotionnel. Les étagements idéalement réalisés expriment la suractivité orchestrale, ce continuum permanent d'intentions et de

connotations, de répétitions, variations ou développements entremêlées qui composent l'étoffe miroitante de l'orchestre wagnérien. Si parfois les tutti semblent atténués (couverts de facto par la scène), le relief des couleurs, la vision interne qui restitue au flot musical, sa densité vivante, offrent une expérience unique. Voilà longtemps qu'un tel Wagner nous semblait irréalisable : chambriste, psychologique, émotionnel, l'orchestre dit tout ce que les chanteurs taisent malgré eux. Combien l'apport du chef serait décuplé dans un cycle intégral ! Voici assurément l'argument le plus indiscutable de ce Ring dijonnais.

Parmi les plus éblouissantes réussites musicales des deux derniers volets auxquels nous avons assisté : **le réveil de Brünnhilde par Siegfried** (clôturant *Siegfried*) puis dans *Le Crépuscule*, **l'intermède musical qui précède le viol de Brünnhilde par Gunther/Siegfried** (bouleversant miroir des pensées de la sublime amoureuse), enfin **la dernière scène où la veuve du héros restitue l'anneau maléfique** avant de se jeter dans les flammes du bûcher salvateur et purificateur ... Ces trois pages resteront des moments inoubliables : **Sabine Hogrefe** qui avait été sous la direction du chef et dans la mise en scène déjà citée, une Isolde captivante, incarne à Dijon, une Brünnhilde fine et incandescente ; ici, même complicité évidente avec le chef dans un rapport idéal entre fosse et plateau : un dispositif spécialement aménagé comme à Bayreuth qui étage sous la scène les instrumentistes sur 5 niveaux.

Les aigus rayonnants et d'une santé vocale sont à faire frémir, surtout sa justesse psychologique est à couper le souffle. On comprend dès lors que ce réveil de l'ex Walkyrie est surtout celui d'une demi déesse qui devient femme mortelle, désormais prête (ou presque au départ de cette rencontre avec Siegfried) à aimer le héros, vainqueur de Wotan. Incroyable métamorphose obligée qui prend tout son sens ici, grâce à la subtilité de l'actrice, grâce au chant tout en nuances de l'orchestre dans la fosse. Ainsi jaillissent toutes les émotions, la fragilité et l'innocence des deux âmes (Siegfried/Brünnhilde) qui se découvrent et se (re)connaissent alors pour la première fois (la rencontre est l'un des thèmes les plus bouleversants de l'opéra wagnérien, ici réalisé de façon irrésistible). »



« Un Ring qui laisse des bleus à l'âme »

« La réalisation du Ring s'étend sur plus de 25 ans. Wagner a naturellement évolué, son projet s'est amplifié jusqu'à la démesure, il a renié, innové de nouveau pour écrire cette saga monumentale. Pour l'auditeur de ces soixante dernières années, le Ring constitue l'apothéose de l'art germanique, avec toutes les connotations possibles (cf. l'ouvrage de Timothée Picard, « Verdi-Wagner », dont il sera rendu compte prochainement ici). La lecture qu'en ont fait les grands réalisateurs a conditionné nos approches, et Wieland Wagner, Chéreau, Kupfer et autres, quel que soit leur art, nous ont fait oublier quelque peu le magistral poème wagnérien. Laurent Joyeux et ses collaborateurs, imprégnés de la pensée de la libre et rebelle Friedelind Wagner¹, en ont entrepris une relecture débarrassée des scories de la tradition pour nous proposer une vision, plus lumineuse, plus positive, plus humaine du cycle.

Fidèle à Wagner qui voulait que ses drames s'adressent à tous, dans des conditions abordables², la production de Laurent Joyeux, donnée trois fois, concentre sur deux jours les quatre ouvrages. Il en résulte quelques coupures obligées — liposuccion ou amputation ? — réalisées avec habileté par Stephen Sazio et Brice Pauset. Lorsqu'elles allègent le discours

redondant du début de Siegfried, elles sont bienvenues, mais quand la mort de Fasolt est occultée, on s'étonne. D'autant que les deux préludes commandés à Brice Pauset pour l'occasion dérangeant, moins par leur écriture contemporaine que par leur simple présence iconoclaste.

Le premier, précédant l'incontournable prélude de L'Or du Rhin, intitulé Die alte Frau (la vieille dame), se veut une clé de compréhension de *la* Tétralogie. (...) le second prélude, Die drei Nornen (les trois Nornes), joué avant Siegfried, se substitue évidemment au prologue de *Götterdämmerung*. Réussite musicale et visuelle, il a trouvé sa place naturelle. Son écriture, sa traduction quasi chorégraphique dans une réalisation visuelle dépouillée et efficace sont une réussite.

Dans la perspective de Feuerbach, qu'appréciait Wagner lors de la conception du Ring, celui-ci est lu comme une liquidation de la mythologie au bénéfice d'une humanité libre dans la joie, la liberté et l'amour. Le statut et la transmission de la connaissance en constitue le fil rouge. Le livre est une référence permanente, de la monumentale bibliothèque qu'est le Walhalla, du trésor donné en échange de Freia, aux livres que consultent Mime, Siegfried, Brunnhilde, à l'imprimerie souterraine du Niebelheim. Le papier en est la matière brute : rouleaux d'imprimerie, palettes de ramettes, feuilles des arbres de la forêt, rocher de Brunnhilde, sorte de belle aile de cygne dont les plumes sont de papier...

On devait déjà un splendide Tristan à Daniel Kawka. C'est maintenant une confirmation : sa direction, sûre et inspirée, galvanise l'orchestre dont il obtient des couleurs et des nuances d'exception, de la musique de chambre au cataclysme. Pas une réserve tant pour les bois, ronds et charnus, pour les cuivres dans leur plénitude (les cors !) que pour des cordes soyeuses et chaudes. L'orchestre est dans une vaste fosse, invisible comme à Bayreuth, qui favorise l'harmonie et l'homogénéité de l'ensemble sans nuire aucunement à la lisibilité des parties.

Durant ces douze heures de spectacle bien remplies, la direction d'acteurs est telle qu'à aucun moment la distraction ou l'ennui ne guette l'auditeur.

Pour les chanteurs, la performance frise le défi : enchaîner en deux jours les quatre ouvrages sollicite des moyens hors du commun. Sabine Hogrefe, dont on se souvient de la Turandot de Busoni qu'elle campa ici même, habite Brunnhilde, avec toutes les qualités vocales extraordinaires qu'on lui connaît. De la jeunesse turbulente au désespoir crépusculaire, c'est une merveilleuse interprète qui nous émeut par son chant comme par sa présence scénique. (...). Siegfried est chanté par Daniel Brenna, qui incarne aussi Siegmund. Très belle voix, jeune, bien timbrée, dont la force expressive et la diction sont remarquables. Sieglinde, mais aussi Gutrune et la 3^e Norne, sont chantées avec des couleurs séduisantes, sensibilité et énergie par Josefine Weber. Florian Simpson est un Mime d'exception : émission claire et puissante, articulation parfaite, il incarne remarquablement le personnage fébrile, avide de connaissance et rusé. Alberich, puis Gunther, sont Nicholas Folwell, remarquable par son aisance vocale et sa force expressive. Andrew Zimmerman, Loge, le fourbe, ni ténor héroïque, ni ténor bouffe de caractère, se situe entre les deux. Fricka, mais aussi Waltraute, Schwerleite et la 2^e Norne sont campées par Manuela Bress (...). ;Katia Starke incarne l'énigmatique et fascinante Erda et la première Norne. Ses graves bien assurés lui valent une crédibilité appréciée. Les deux frères, Fasolt et Fafner, ont la taille et surtout le gabarit de l'emploi : Francisco-Javier Borda belle basse chantante, au timbre chaud, sait nous émouvoir, Christian

Hübner est une basse profonde, noire à souhait, brutale et calculatrice, qui habite ensuite Hunding et Hagen. La vieille Dame (de Pauset), puis Flosshilde sont chantées par Anna Wall, au beau timbre profond et coloré. Une mention particulière pour Hanne Roos, beau soprano lyrique, qui joue Freia puis Woglinde. Citons encore Cathy van Roy, Wellgunde sensuelle, mezzo charnu. Le Froh de Yu Chen, beau ténor lyrique, et le Donner de Zacharia El Bahri sont convaincants. Les ensembles (les filles du Rhin, les Walkyries, les trois Nornes) nous réservent d'excellents moments, tout comme les jeunes garçons chantant l'oiseau de la forêt.

N'omettons pas enfin de souligner la beauté des décors Biedermeier, tout comme les costumes de Claudia Jenatsch, et des éclairages.

L'intelligence de la conception, sa profondeur symbolique, la beauté musicale et visuelle de la réalisation, sa profonde unité organique, à laquelle participent tous les composants en font une création qui devrait faire date.

Après le plus beau duo d'amour que l'homme ait sans doute écrit, qui marque la fin de Götterdämmerung, c'est un Ring dont on sort avec des bleus à l'âme. »

Eusebius

7 octobre 2013

1. dont on relira avec profit Nuit sur Bayreuth, Paris, L'Archipel, 2001 ; une exposition lui est actuellement consacrée à l'Auditorium de Dijon.

2. Si Bayreuth a été conçu par Wagner, ce que le festival est devenu ne devrait guère le réjouir : réservé à une élite de privilégiés, microscopique au regard de la foule d'auditeurs potentiels, temple bien gardé de mondanités obligées. Le Ring dijonnais, au public largement renouvelé — un quart de moins de 25 ans, une forte proportion de néophytes n'ayant jamais fréquenté l'opéra — est une réussite exemplaire de diffusion lyrique sans concessions.



Critiques « Tristan und Isolde » Opéra Auditorium de Dijon

Suite de la tournée d'une production mythique - Grand Théâtre de Genève – Angers-Nantes Opéra - Auditorium de Dijon

« Dans la fosse, les effectifs réunis sous la baguette de Daniel Kawka déploient une sonorité cohérente, indiscutablement convaincante : travail sur la transparence et la motricité des cordes, relief sensuel des bois (hautbois, bassons, clarinettes), opulence gourmande et parfois sarcastique des cuivres : aucun doute, le chef, ailleurs directeur de l'Ensemble orchestral contemporain, connaît son Wagner. Il apporte en amoureux de la partition, un geste généreux, profond, intensément lyrique, qui en particulier dans l'acte de la nuit (celui de l'aveuglement des amants avant qu'ils ne soient donnés par Melot), est capable de s'embraser jusqu'à la fièvre, obtenant des musiciens un superbe tapis sonore: rien de mieux pour rehausser la magie visuelle qui se déroule sur la scène: succession de tableaux différents d'une même chambre, conçus comme les états d'une transe et d'une métamorphose émotionnelle vécues par le couple magnifique. Adaptée à la démesure du cadre, l'ampleur des effectifs requis débordent parfois de la fosse et submerge à quelques endroits les chanteurs, mais l'unité et la tension poétique que fait gravir à ses interprètes, le chef très inspiré, s'avèrent gagnantes. **Nous n'avons pas depuis longtemps écouté un Tristan aussi sensuel et électrique,**

entre extase, abandon, tendresse, amertume. La violence radicale à l'œuvre n'en est que plus explicite : Tristan, opéra tragique et langoureux ? Pas réellement dans la vision de Daniel Kawka : c'est plutôt une décharge permanente et électrique d'énergie et d'hymnes extatiques. Tristan comme Yseult s'y montrent déterminés, tendus vers la mort, entendus comme seule issue de délivrance et de dépassement. (...)

Ainsi s'achève en 2009, le périple de la production mythique signée Olivier Py. L'étape dijonnaise a démontré l'assurance flamboyante et même électrisée (II) du chef Daniel Kawka dont le travail se poursuit actuellement autour du Crépuscule des Dieux et des opéras de Richard Strauss. Tristan, Brangäne, Marke y a composé une triade miraculeuse portée par l'allant superlatif de l'orchestre. Preuve est donnée quoiqu'il en soit que les meilleures productions passent aussi en province. Il faudra attendre encore quelques années pour voir ce spectacle inouï à Paris. »

- **Philippe-Alexandre Pham, Classiquenews.com**

« Daniel Kawka a opéré un travail magnifique avec l'orchestre de Dijon. La partition complexe donne l'impression d'être parfaitement maîtrisée : les Leitmotive surgissent avec efficacité, les plans sonores sont différenciés avec habileté, les préludes des premier et troisième actes nous plongent dans l'atmosphère voulue, surtout celui du troisième qui fait retentir superbement le Leitmotiv de la solitude ; le solo de cor anglais relaie cette impression d'une façon angoissante. Des danseurs de capœira apportent du dynamisme à cette ambiance un peu étouffante. Le plateau est à la fois homogène et convaincant. Le roi Marke est admirablement présent grâce à la voix de basse puissante de Jyrki Korhonen. Elaine McKrill interprète le rôle-titre avec subtilité et l'air final « Mild und leise » est conforté par sa musicalité. Le duo d'amour la laisse parfois en dessous du timbre éclatant de Leonid Zakhoshaev : le dialogue entrelacé « O sink Hernieder » ne se fait pas à parts égales. Il faut décerner une mention spéciale à Martina Dike, qui possède une magnifique voix wagnérienne ; elle allie la puissance à la chaleur du timbre, et elle sait aussi se mêler poétiquement à la pâte orchestrale dans « Haben acht » lorsqu'elle est la « gaité de la tour ». »

- **Joelle Farenc, Resmusica**

« Et saluons Daniel Kawka qui, dès le prélude, ajoute à cette ambiance fascinante. Voilà un chef qui sait prendre son temps et ne craint pas les silences. Il a raison car, superbes, ils plongent le spectateur dans un bain métaphysique, ajoutent au magnétisme de la représentation. La palette sonore de l'orchestre est subtile et éclairante, le cor anglais (joué sur scène) est tout à la fois vibrant, lumineux et désespéré. »

- **Isabelle Stibbe, Anacrise**

« Daniel Kawka, par sa direction souple, d'une grande lisibilité dans la mise en valeur des leitmotive, sait sans cesse relancer l'intérêt. Les musiciens de l'Orchestre de l'Opéra de Dijon, sous sa baguette précise et claire, réalisent des miracles de concentration et d'intensité qu'on ne leur connaissait pas, à l'image du cor anglais de Jean-François Louis, d'une belle tenue de souffle qui semble percer l'air raréfié. Par son homogénéité, son engagement, sa poésie,

l'ensemble de cette représentation est un moment privilégié, réalisant à sa manière cette osmose entre théâtre et musique que souhaitait Wagner. »

- **Michel Le Naour, Concertclassic.tv**

« Après Genève et Angers-Nantes, Dijon ! L'Auditorium de la capitale bourguignonne accueillait pour deux soirées le déjà mythique Tristan d'Olivier Py, qu'on croyait à jamais réservé aux bords du Lac Léman. **Parfaite intégration à la salle, orchestre local métamorphosé, distribution d'un meilleur niveau qu'à Bayreuth l'été passé ; bref, une réussite exemplaire.**

(...) La plus grande surprise de la soirée reste toutefois la prestation de l'Orchestre de Dijon, sans doute largement fortifié, qui distille un fondu, une pâte sonore de très belle qualité, avec une homogénéité et une couleur crépusculaire remarquables. La direction de Daniel Kawka n'y est pas pour rien, toujours attentive à ne pas couvrir le plateau, réservant ses déflagrations pour les moments à orchestre seul, et d'une magnifique fluidité, d'une qualité de finition transfigurée par des transitions qui laissent le souffle coupé – celle précédant immédiatement la Liebestod offrant l'expérience de l'apesanteur dans l'expectative – et un soin des timbres accouchant d'un monologue du roi Marke parmi les mieux dirigés qu'on ait entendus : vivant, au service du texte, de la déclamation, dénué de toute emphase. **De la distribution, on retiendra l'homogénéité globale, supérieure à ce qu'offrait encore l'été dernier Bayreuth,** grâce notamment au choix de voix claires de couleur comme de diction. »

- **Yannick Million, Alta Musica**

TRISTAN & ISOLDE

Opéra en 3 actes de Richard Wagner

Livret du compositeur

Créé le 18 juin 1865 au Königliches Hof-und National Theater, Munich

Direction musicale : Daniel Kawka

Mise en scène : Olivier Py

Décors, costumes : Pierre-André Weitz

Assistants : Wissam Arbace (mise en scène), Bertrand Killy (lumières) avec

Elaine McKrill, Isolde

Leonid Zahozhaev, Tristan

Martina Dike, Brangäne

Jirky Korhonen, Le Roi Marke

Alfred Walker, Kurwenal

Christophe Berry, un jeune marin, un berger

Eric Vrain, un pilote

Eric Huchet, Melot

Orchestre et Chœur de l'Opéra de Dijon



Critiques "Lohengrin" Opéra-Théâtre de Saint Etienne

- « Lohengrin incandescence et enchantement » // [Concertclassic.com](#)

« La direction de Daniel Kawka, souple, ménageant les transitions avec une habileté confondante, se met sans cesse au service d'un plateau vocal homogène et apporte à l'orchestre une respiration, des couleurs et un sens dramatique qui peuvent se comparer à ce qui se fait de mieux à Bayreuth.

(...) Toutefois, le miracle, si l'on peut dire, se situe ailleurs. Outre le travail en profondeur de Daniel Kawka qui habite littéralement cette partition dont il fait une fresque sonore d'une poésie et d'une incandescence à couper le souffle, poussant les musiciens dans leurs retranchements –on reste médusé par la qualité des cuivres au début de l'acte III et la transparence globale des cordes –, les voix éminemment wagnériennes laissent une impression de plénitude. »

- « Un Lohengrin de première division » // [Olyrix.com](#)

« Disons-le d'emblée car cela saute d'emblée aux oreilles (et durant toute la soirée), l'excellente direction d'orchestre de ce Lohengrin est le leitmotiv du concert. L'auditeur n'ose rêver aux merveilles qu'accomplirait Daniel Kawka à la tête de l'Orchestre de Bayreuth. »

- [Duels aux sommets // Resmusica](#)

« L'Orchestre mené par un Daniel Kawka wagnérien jusqu'au bout de la baguette, est le premier vainqueur de la soirée. Des cuivres amples et splendides, qui nous arracheront des

larmes lors de l'irrésistible interlude de l'Acte III, s'intègrent à la perfection à une masse orchestrale de toute beauté sans le recours au commode de certaine fosse mystique. Daniel Kawka débuta l'aventure wagnérienne avec le *Vaisseau-fantôme* Il dirigea le pari fou de l'attachant *Ring* en 2 jours de Laurent Joyeux, *Tannhauser* à l'Opéra de Rome. Il fut surtout le timonier du génial *Tristan de Py*, en reprenant en France la barre tenue à Genève par Armin Jordan. **Son grandiose *Lohengrin* stéphanois, habité de bout en bout, sans aucune chute de tension (une des plus belles fins du II entendues, y compris l'intervention de l'orgue !), a l'allure d'une consécration wagnérienne. (...) On était loin de se douter que Saint-Étienne allait nous donner l'illusion, juste avant l'été, que le Festival de Bayreuth avait commencé. »**

- « Un Lohengrin de rêve à l'Opéra de Saint Etienne » // opera-online.com

"Dernier bonheur de la soirée, la direction musicale du chef français Daniel Kawka. A la splendeur des cordes, il allie la justesse des cuivres, portant la phalange stéphanoise au niveau des meilleures formations de l'hexagone (et même au-delà...). Il fait également ressortir à merveille les tensions conflictuelles des protagonistes, la rage obsessionnelle du désespoir d'Elsa, sa névrose, sa rage existentielle. Avec une nervosité, une acuité, voire une violence unique. **Qui oserait dire que la France n'a pas de grands chefs ?**"

- « Lohengrin en lévitation » // Altamusica

« Il faut cependant admettre que le résultat est exemplaire dès le prélude, parfaitement géré par un Daniel Kawka exaltant les effets mystérieux du drame ».

- « Un Lohengrin qui donne des ailes » // toutelaculture.com

« Dernier élément de cette soirée sans fausse note, le chef **Daniel Kawka** à la tête des 80 musiciens de la fosse. Rarement l'on entend une direction aussi fluide, harmonieuse et équilibrée, laissant la place aux voix, rehaussant les instruments sans exagération lorsque cela était possible, plaçant les cuivres de manière à créer un effet de spatialisation des plus efficaces. »

- « Un puissant et lumineux Lohengrin » // [Le Progrès](http://LeProgrès)

« Un réel et splendide engagement. »

- [Stefen J.Mudge // American operanews.com](http://Americanoperanews.com)

« Plus important encore, il s'agissait d'un Lohengrin très convaincant sur le plan musical. C'était passionnant d'entendre l'opéra de Wagner dans un théâtre relativement petit, où les ensembles de solistes et les fanfares de cuivres de l'opéra peuvent faire trembler les plafonds. La direction de Wagner par Kawka était remarquable, bien qu'il soit plus connu en France

pour sa promotion du répertoire contemporain. Les doutes quant à la capacité de l'orchestre et du chœur de Saint-Étienne à répondre aux exigences de la partition ont été heureusement dissipés : le chœur a été particulièrement magnifique et a répondu à la baguette de Kawka avec une précision que beaucoup de maisons parisiennes pourraient lui envier. L'orchestre manque peut-être de cordes luxuriantes, mais l'intonation si importante de l'ouverture a été magnifiquement exécutée, et le jeu des cuivres tout au long de la soirée a été l'œuvre d'instrumentistes au sommet de leur forme. »



Critiques « Tannhäuser » Opéra de Rome

« Le chef d'orchestre Daniel Kawka s'est installé dans une interprétation si sensible qu'il m'a conquis avec ses ensembles transparents. son rythme naturel et son aisance. J'apprécie particulièrement la façon dont il a embrassé la sonorité de l'orchestre - brillante et flexible, comme beaucoup d'orchestres italiens au lieu d'essayer d'imposer un son teuton large et gras qui ne ferait que les vexer. Et l'orchestre de la maison était en excellente forme - la section des cuivres noble, les sections de cordes aux ardentes sonorités produisaient des divisions charnues et tous maintenaient la vivacité et le souffle lyrique jusqu'au dernier accord. »

- [I hear voices.wordpress](http://Ihearvoices.wordpress.com)

« La direction musicale a été assurée par un chef d'orchestre qui m'était jusqu'alors inconnu, mais qui possède une grande expérience, notamment en France. Daniel Kawka dirigeait à merveille la partition et avait répété la musique dans les moindres détails. Les cuivres étaient puissants et excitants quand il le fallait. et j'avais le sentiment que chaque crescendo et fortissimo étaient joués avec un soin infini. J'ai été absolument ravi de l'acoustique du Teatro dell'Opera. Le son de l'orchestre avait du corps, de la couleur, de la présence, et les voix des chanteurs se projetaient facilement dans la salle. »

- Paul E. Robinson (auteur de "Herbert von Karajan : the Maestro as Superstar", et "Sir Georg Solti : His Life and Music") [Classi travels Live concert and Opera reviews](http://Classitravels.com).

« Intenses applaudissements pour la direction claire et parfaite du jeune Daniel Kawka. »

- **Andrea Daz, Newsitalia**

« Daniel Kawka a donné une belle lecture de l'ouvrage, avec un 3^e acte si émouvant, créant une poésie, une atmosphère merveilleuse d'attente mélancolique, de désolation, et de solitude infinie. »

- **Mauro Mariani, Giornaledellamusia.it**

« Grâce à l'engagement de Daniel Kawka la véritable star de la soirée est la musique. De la splendide ouverture à la fin mystique il nous convie à une interprétation magnifique, aux respirations d'une grande amplitude, pleine de nuances et de couleurs intenses. »

- **Virgilio Celletti, Avenire**

« Salué aussi le grand mérite de Daniel Kawka qui a su ployer dans le style wagnérien le dessin legato d'un orchestre italien. »

- **Enrico Girardi, Corriere della sera**

« Le chef d'orchestre Daniel Kawka est aussi attentif aux nuances de timbres et d'expression qu'aux contrastes. L'œuvre acquérait ainsi sous sa direction une sonorité mélancolique et douce. »

- **Dino Villatico, La Repubblica**

TANNHAUSER

Opéra de Rome

Mise en scène Filippo Crivelli

Chœur de l'Opéra de Rome : Andrea Giorgi

Béatrice Uria Monzon/Natacha Petrinsky, Vénus

Stephen Gould/Stig Andersen, Tannhäuser

Martina Serafin/Tina Kiberg, Elisabeth

Matthias Görne/Otto Katsamaier, Wolfram

Production Opéra National de Paris coproduction Grand théâtre Liceu de Barcelone

Tokyo opéra Nomori